Marc BARBUT (1928-2011)

Pour une fois, une des notes placées ici concerne quelqu'un que j'ai assez bien connu. Un peu tard, malheureusement, puisque je n'aurai pu profiter de l'enseignement de Marc Barbut et du privilège de dialoguer avec lui que pendant à peine neuf années. Mais il les aura incontestablement marquées par sa présence à la fois discrète et attentive, par ses conseils et surtout par la profondeur de ses idées alimentée par une vie bien remplie.

La première occasion de rencontre fut l'entreprise passionnante, enrichissante, enthousiasmante de la préparation de l'édition de la correspondance entre Paul Lévy et Maurice Fréchet, menée à trois avec Bernard Locker. Si ce travail symbolise pour moi le début de mes recherches en histoire des mathématiques, il reste aussi le moment où j'ai pu découvrir Marc et son immense culture, et peut être avant tout son témoignage direct sur bien des points que la correspondance exposait, soit qu'il en ait connu certains protagonistes (il ne manquait jamais de raconter l'année où il avait suivi le cours de Lévy à l'IHP, et avait été l'un des deux seuls étudiants à le suivre jusqu'au bout sans désemparer), soit que les questions mathématiques, ou même de contexte historique lui soient familières. C'est probablement pendant ces merveilleuses semaines où nous étions penchés sur les lettres de Lévy que j'ai pu constater son admiration infinie pour deux personnalités de l'univers des sciences : Blaise Pascal et Emile Borel. Pascal, incontestablement, le subjuguait aussi bien par son aura de fondateur de la géométrie du hasard, que par l'absolue honnêteté de sa pensée religieuse et philosophique (dont l'aspect ascétique ne le troublait pas outre mesure, contrairement à Voltaire). Sans doute voulait-il surtout voir dans cette rigueur de Pascal un modèle idéal que le scientifique consciencieux et responsable devait toujours garder en ligne de mire. Et en fait, Borel, qu'il n'avait pas connu directement, mais qui avait été un des maîtres de ses maîtres, incarnait pour lui ce scientifique. Naturellement, Marc ne pouvait qu'avoir été impressionné par la façon dont Borel, après s'être consacré nuit et jour aux mathématiques les plus abstraites, avait montré ensuite un intérêt de plus en plus évident pour leurs applications sociales. Il ne fallait pas très longtemps pour comprendre que Marc Barbut prenait Borel pour inspirateur de l'homme d'action qu'il était.

Marc n'était pas un historien, au sens professionnel du terme, et je ne pense pas lui faire injure en disant qu'il n'a pas consacré beaucoup d'énergie à de véritables travaux en histoire des mathématiques. Il est possible - c'est une hypothèse - qu'il ait justement été trop dans le goût d'agir pour avoir l'envie de se poser et de s'adonner à une réflexion très approfondie sur le passé. Ce qu'il aimait faire par dessus tout c'était mettre les mathématiques qu'il admirait à toutes les sauces possibles des sciences sociales. Nous sommes nombreux à l'avoir vu (pour ma part pas plus tard qu'il y a deux ou trois ans à un séminaire à l'Ecole Normale Supérieure à l'âge respectable de quatre-vingts ans bien sonnés) sautiller comme un cabri d'un air malicieux en expliquant l'omniprésence des lois de Pareto dans la description de multiples phénomènes, de l'anthropologie à la géographie physique. Mais Marc avait incontestablement le respect de la science historique, et recevait avec une curiosité bienveillante les travaux relevant de ce genre. Et naturellement, il mit toute l'énergie de son talent d'organisateur pour défendre et animer le séminaire de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales qu'il avait contribué à créer avec Pierre Costabel, Ernest Coumet et Bernard Bru dans les années 1980, un lieu de rencontre unique en France, voire dans le monde, où les études historiques sur les sciences du hasard trouvent un auditoire réceptif et stimulant.

Marc Barbut appartenait à une génération pudique où on parlait peu de soi même dans le milieu professionnel. Les quelques confidences (le mot est beaucoup trop fort) que j'ai eu l'occasion de recueillir de sa bouche lui échappèrent à l'occasion de petites coïncidences qui, subitement, corrélaient nos existences hors de l'université - et aussi parce que j'appartiens, moi, à une génération justement moins pudique qui pose des questions. Si j'insiste sur ce point, c'est que Marc Barbut m'a donné la magnifique et si rare occasion d'un contact exemplaire entre générations, dans la construction du Journal Electronique d'Histoire des Probabilités et de la Statistique. Pendant ces années de collaboration, son autorité a su s'exprimer sans que jamais j'aie pu la sentir pesante ou condescendante. La vie du journal s'est déroulée avec simplicité et naturel, à l'image de l'homme qu'il était au quotidien. S'il y eut quelques rares moments de crise à surmonter, ils ne s'interposèrent jamais dans notre relation et il n'y eut aucun mouvement d'humeur entre nous. Et je vois avec plaisir que le seul journal électronique d'histoire des sciences existant dans le monde a été porté sur les fonds baptismaux par un sage homme de soixante-dix-sept ans…

Marc fut donc avant tout pour nous un grand universitaire et c'est l'image qu'il voulait qu'on ait de lui : un savant dans la cité, témoin d'une époque où la République savait trouver dans les universités, qu'elle logeait dans des palais en centre-ville, un des meilleurs piliers de son épanouissement. Nous eûmes peu de conversations sur le temps présent et au fond, je ne sais pas très bien comment il vivait les agitations qui traversaient notre société. Il exprima plusieurs fois sa préoccupation pour le devenir d'une institution universitaire qu'il craignait être à la dérive. Cette inquiétude le conduisit par exemple à soutenir publiquement le principe d'autonomie des universités. Je lui expliquai mes réserves, moins sur le principe que sur le mode de réalisation, mais il restait convaincu que la réforme allait dans le bon sens et qu'après une période de transition éventuellement désagréable, l'institution qu'il aimait en sortirait plus forte. "*Les hommes passent…*" répétait-il. L'avenir dira s'il avait eu raison. Mais il reste certain que ses choix furent toujours faits avec l'espoir sincère de servir l'intérêt collectif.

Voilà donc l'*honnête homme* que j'ai eu la chance de côtoyer et qui restera, à coup sûr, une des belles rencontres de ma vie professionnelle. Il y a quelques années, au début d'une lettre qu'il m'avait envoyée, il avait inscrit : "Mon cher ami". Je lui fis remarquer en souriant qu'entre Paul Lévy et Maurice Fréchet, il avait fallu attendre presque cinquante ans pour arriver à ce résultat… Ce mot n'est pas la moindre chose que je lui dois…